

« *Un inventaire des choses qui intéressent votre vie* »  
— Marcel Prévost, l'oncle prêcheur des Françaises

Kaló Krisztina

Cent ans se sont passés depuis la parution du premier volume du cycle « *Françoise* » de Marcel Prévost (1862–1941). Les quatre volumes, *Lettres à Françoise* (1902), *Lettres à Françoise mariée* (1908), *Lettres à Françoise maman* (1912) et *Nouvelles lettres à Françoise ou la jeune fille d'après guerre* (1928)<sup>1</sup> ont été favorablement accueillis par les critiques. Une histoire littéraire contemporaine les tient pour des « *œuvres clairvoyantes et vivantes, [qui] ont eu un succès éclatant et ont exercé sans aucun doute une influence très étendue* ». <sup>2</sup> En revanche, le jugement de la postérité est beaucoup plus sévère. C'est que le siècle qui vient d'arriver à son terme a enseveli ces textes sous une épaisse couche d'oubli. L'indifférence des nouvelles générations s'explique aisément par le fait que, de toute évidence, elles ne sauraient être les destinataires d'un message démodé. Prévost, malgré des réflexions d'ordre général qu'il a voulu probablement faire passer pour des vérités universelles, reste inévitablement ancré dans son temps. Les œuvres en question n'ont qu'un seul sujet : la formation de la *femme moderne*, un thème très actuel dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, mais beaucoup moins captivant aujourd'hui. En plus du choix thématique, les lecteurs de nos jours se désintéressent à juste titre en découvrant que tout ce qui se dit à propos du nouveau « type » de jeunes filles se restreint, dans l'espace et dans le temps, à la France des années 1900–1924. Pour ces

---

<sup>1</sup> Toutes nos références renvoient aux éditions suivantes : *Lettres à Françoise*, Alphonse Lemerre, Paris, 1910 ; *Lettres à Françoise mariée*, Arthème Fayard, Paris, 1914 ; *Lettres à Françoise maman*, Arthème Fayard, Paris, s.d. (copyright 1912) ; *Nouvelles lettres à Françoise*, Ernest Flammarion, Paris, s.d. (copyright 1924).

<sup>2</sup> MORNET, Daniel : *Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines (1870–1925)*, Bibliothèque Larousse, Paris, 1927, p. 126. Voir encore les paroles chaleureuses d'Adolphe BRISSON sur *Lettres à Françoise* dans les *Annales politiques et littéraires* du 8 juin 1902 et l'éloge de Louis BARTHOU des *Lettres à Françoise maman* dans le *Journal* du 23 juin 1912.

raisons ou pour d'autres, il est incontestable que les textes ont perdu leur actualité depuis leur parution.

Néanmoins, il existe à nos yeux trois raisons pour lesquelles il vaut la peine de dépoussiérer ces quatre liasses de lettres prétendument réelles. Primo, elles correspondent à des moments importants de la tradition des fictions épistolaires dont on voit la renaissance dans les années 1890. Secundo, elles fournissent des documents précieux sur les changements sociaux, moraux et intellectuels d'avant et d'après la Grande Guerre, et particulièrement sur ceux qui concernent le statut de la femme. Tertio, elles donnent une vue globale et une réflexion pertinente de la crise éducationnelle en France au début du siècle, tout comme durant et après la Guerre de 1914. Œuvre de fiction épistolaire, étude sociologique, traité de pédagogie ? Les *Lettres à Françoise* sont un peu tout cela. Pour en donner même une analyse partielle, il nous semble impossible d'exclure ou de contourner l'un ou l'autre de son triple intérêt. Cependant, nous subordonnerons l'aspect sociologique et pédagogique à l'analyse formelle et narratologique de cette vaste correspondance.

Ceux qui ont lu quelques-uns des livres de Marcel Prévost peuvent constater que, dès ses premiers écrits (dans les années 1880), l'auteur ne varie qu'un thème unique : l'âme féminine. Dans l'œuvre abondante de Prévost, il y a plusieurs livres qui se lient avec le cycle « Françoise ». Du point de vue thématique, *les Demi-Vierges* (1894), le plus célèbre de tous, témoignent que la recherche portée sur l'âme et l'éducation idéale de la jeune fille vers 1900 excitait vivement Marcel Prévost depuis longtemps. Deux autres romans, *Frédérique* et *Léa* (tous deux parus en 1900), ont résulté du même souci. Il nous semble que Prévost a jugé indispensable d'assembler ses idées et d'en dégager en quelque sorte, une substance de doctrine dans *Lettres à Françoise*. Du point de vue formelle, il y a trois autres œuvres de Prévost, loin de ses romans les plus marquants et les plus profonds, qui nous semblent singulièrement importants. Il s'agit des trois séries de lettres de femmes<sup>3</sup> où l'auteur s'est exercé dans la forme épistolaire avant d'écrire ses lettres à Françoise. Mais malgré cette ressemblance formelle, nous ne pouvons pas affirmer que les *Lettres de femmes* ont servi de modèle aux *Lettres à Françoise*. Certes, elles annoncent certains thèmes et choix formels du cycle « Françoise », mais elles se composent, finalement, de lettres juxtaposées, sans véritable enchaînement. Les destinatrices prétendues y sont nombreuses, tout comme les destinataires ; en conséquence, les thèmes et les tons y varient sur une large gamme.

---

<sup>3</sup> *Lettres de femmes* (1892), *Nouvelles lettres de femmes* (1894) et *Dernières lettres de femmes* (1897).

La situation épistolaire de *Françoise* est beaucoup plus simple et cohérente. Il y a un seul destinataire : l'oncle Marcel. La fiction est alimentée d'éléments empruntés au réel, puisque certains repères laissent échapper qu'il s'agit, en fait, de Marcel Prévost lui-même.<sup>4</sup> L'oncle Marcel, après la mort prématurée du père, se charge de l'éducation hors école de sa petite nièce, Françoise Le Quellien, la future Mme Maxime Despeyroux.

Au début de la correspondance qui couvre un quart de siècle, l'oncle écrivain est un célibataire de trente-huit ans environ. Il éprouve un amour paternel pour Françoise, et il peut se flatter de la confiance de celle-ci. Manifestement, il a reçu une solide éducation jésuite, il fait l'éloge de la culture classique, il lit et relit les grandes œuvres de la littérature nationale (Pascal et Balzac notamment) ; il se retire de temps en temps pour écrire ; il ne cache point son goût pour la psychologie et pour l'éducation ; il est clairvoyant, à la fois indulgent et critique à l'égard de la jeune génération. Il défend les valeurs de son propre temps, mais il sait qu'« *on ne fait remonter leur cours ni aux rivières, ni au temps* ».<sup>5</sup> Il se montre un progressiste convaincu et très « moderne » en accueillant le progrès social et la réforme du Code civil en faveur des femmes. Dans les détails, il reste cependant toujours critique, vigilant et prudent.

Comme nous l'avons déjà écrit ci-dessus, l'oncle Marcel adresse ses lettres à une destinataire unique : sa nièce bien-aimée. Françoise est une jeune fille prétendument « moderne ». Elle est intelligente, lucide, bien élevée, respectueuse, autoritaire et exigeante dans le sens positif du mot, elle a une soif insatiable de savoir et de s'instruire, surtout sur la vie, sur ce qui ne s'apprend pas dans des livres de classe. Elle est très patiente et attentive à écouter son oncle. Au fil des ans, elle ne lâche point son désir de se perfectionner. En résumé, elle se débrouille bien dans la vie, pourtant elle n'hésite pas à s'adresser à son oncle, lorsqu'une difficulté quelconque surgit dans son ménage.

Selon la typologie énonciative de Frédéric Calas,<sup>6</sup> la tétralogie « *Françoise* » entre dans la catégorie de la fiction épistolaire à une seule voix face à l'autre. C'est-à-dire, nous ne pouvons lire que les lettres de l'oncle, mais il s'agit sans doute d'un échange de mots. Maintes fois, l'oncle fait allusion à la promesse de Françoise de lui répondre. Encore plus souvent il évoque telle ou telle demande ou tel ou tel avis que Françoise lui a communiqué par écrit. Parfois, l'oncle inclut dans ses lettres des

---

<sup>4</sup> Voir, par exemple, *Nouvelles lettres à Françoise*, p. 54 (polytechnicien), p. 136 (collège des Pères jésuites), p. 137 (une séance de l'Académie), p. 140 (métier d'écrivain).

<sup>5</sup> *Nouvelles lettres à Françoise*, p. 138.

<sup>6</sup> CALAS, Frédéric : *Le roman épistolaire*, Nathan, 1996, ch. 2.

fragments plus ou moins longs des missives écrites par la nièce. Dans une correspondance réelle, il n'y a aucun intérêt à copier mot à mot des paragraphes, voire de longues pages d'une lettre reçue et les renvoyer à celui qui les a rédigés. Il est vrai que ce procédé rend la correspondance moins vraisemblable, mais il est indispensable aux lecteurs secondaires pour la meilleure compréhension.

L'un des extraits les plus révélateurs de l'écriture de Françoise commence par « *Je vais vous confier ce que je n'ose dire à ma mère de peur de la troubler à l'avance. . .* ».<sup>7</sup> Par la suite, l'oncle peut lire l'aveu du premier sentiment tendre de la jeune fille pour un jeune homme, Maxime, son futur époux. L'énonciation confidentielle justifie le rare glissement du point de vue dans le récit monodique. Ce n'est pas que l'auteur ne change ailleurs d'optique, mais dans les autres cas, il s'invente des jeux de dédoublement. Il s'amuse maintes fois de se mettre à la place d'autrui et, à l'aide de son imagination, de communiquer les idées de cette autre personne. En tant qu'exercices d'écrivain, nous pouvons lire une composition scolaire attribuée à Françoise ; puis la première page du journal intime encore inexistant de la nièce ; et encore les « observations et méditations » très divertissantes de Françoise II bébé (fillette de Françoise) à l'âge d'un mois, sur la lumière, le confort et la sensation d'exister.

Chaque fois que nous lisons une correspondance réelle ou imaginaire, la question de la conservation des lettres se pose. Dans *Françoise*, la fiction veut que la docile nièce, en suivant les conseils de son oncle, ait gardé les lettres reçues de celui-ci pour en faire un livre de chevet, un petit bréviaire. Pourtant, il nous semble tout aussi important de noter que Prévost a recours à des procédés qui contredisent ce pacte. Notamment, l'oncle commence parfois sa lettre par un passage cité de sa lettre précédente ; ou voir par exemple, Lettres XIX, XXVIII, XXIX, XXX et XXXI des *Lettres à Françoise*, où l'oncle copie les mots reçus de son interlocuteur. Nous expliquons les raisons de ces invraisemblances et inconséquences par le besoin de fournir aux lecteurs les informations indispensables pour une bonne compréhension du texte, au prix parfois de porter atteinte à l'illusion réaliste. L'intention évidente de diffuser les lettres à d'autres personnes que Françoise se montre également dans la lettre liminaire où « *M. P.* » parle de nombreux lecteurs « *qui les [ses lettres à Françoise] avaient parcourues en même temps que vous [Françoise]* ».<sup>8</sup> L'existence réelle d'une nièce quelconque n'est pas tout à fait exclue, mais aucun ouvrage consulté à ce

<sup>7</sup> *Lettres à Françoise*, p. 210. Trouvez le long extrait de la lettre de Françoise : pp. 211–214.

<sup>8</sup> Ibid., p. IV. D'ailleurs, ce sont ces lecteurs qui ont demandé avec instance d'imprimer ces lettres et de leur offrir sous une forme plus commode que des feuilles éparées.

sujet n'en fait renvoi jusqu'à ce jour.<sup>9</sup> Quoi qu'il en soit, la publication des épistolaires a été l'une des préoccupations les plus importantes de l'oncle se montrant mystérieux sur la question.

Quant au facteur temporel de la communication, la première série de lettres, écrites de quinzaine en quinzaine, s'étale sur la dernière année du pensionnat jusqu'au mariage de Françoise (1900—1902). Ensuite, la correspondance régulière s'interrompt et ne reprend que pour la quatrième année de mariage, à la fin de laquelle Maxime, le mari de Françoise, annonce l'arrivée proche de leur premier bébé (1906—1907). La troisième série de lettres commence quand Petit-Pierre a cinq ans et la future Françoise II arrivera dans six mois (1911—1912). Au cours de ces lettres, la chronologie se brouille par des périodes projetées et des épisodes fictifs de l'avenir. Par exemple, pendant que l'oncle écrit *Lettre Quatrième*, Françoise II « vieillit » de trois mois. Pareillement, Petit-Pierre se présente tantôt à l'âge de sept ans, tantôt à douze. Ces épisodes, bien entendu, ne sont que de la fiction dans la fiction ; une fiction dont les structures temporelles sont extrêmement lâches. Dans le dernier volume, la chronologie se bouleverse complètement : le premier courrier des *Nouvelles lettres* constate que Pierre a vingt-et-un ans, Françoise II en a vingt et Juliette en a dix-huit et demi (1923). Tandis que les indications temporelles du volume précédent laissent entrevoir entre Pierre et Françoise II une différence d'âge de cinq ou six ans, et aucune allusion n'est faite à la troisième maternité. Ainsi, le lecteur perplexe finit par n'y attribuer grande importance. L'incohérence dans la chronologie n'empêche pas, bien sûr, la compréhension. De toute façon, il est à noter que Prévost se soucie d'avoir recours à des références temporelles dans cette correspondance couvrant au total cinq lustres, mais il y est inconsistant. Donc, le traitement du temps, apparemment, ne préoccupe pas beaucoup l'auteur. Son soin principal doit être de présenter *une* Françoise, qui se veut un « type », l'une des Françaises de l'époque.

Il est évident que Prévost n'a prévu que les trois premières liasses de lettres. Il y en a maintes affirmations textuelles. Par exemple, dans le 1<sup>er</sup> recueil, l'auteur projette déjà l'existence de Françoise II, la petite fille qui vient au monde au début du 3<sup>e</sup> volume. Puis, à la fin du 2<sup>e</sup> volume, il annonce *Françoise maman*, mais il dit que ce serait la dernière série de lettres. En fait, dans l'épilogue de ce 3<sup>e</sup> recueil, il constate avec regret qu'il écrit les dernières lignes du dernier volume des lettres à Françoise, et

---

<sup>9</sup> Une recherche généalogique pourrait être décisive, mais la possibilité ne nous en est pas encore présentée. Tout de même, nous sommes d'avis que la découverte d'une nièce réelle ne changerait rien au sens de l'œuvre qui se dégage du texte et de la manière dont nous l'interprétons.

dit adieu avec mélancolie. L'œuvre est faite, les lettres des douze ans de correspondance s'achèvent, parce que Françoise aura bientôt trente ans et elle n'a plus besoin de conseils. Préoccupé des changements produits par la Grande Guerre, Prévost a pourtant repris la plume de l'oncle Marcel après une interruption d'une dizaine d'années. Cet intervalle écarte sensiblement le quatrième recueil des trois précédents, et nous avons l'impression que ni au niveau thématique, ni au niveau formel, le volume qui clôt la correspondance n'y apporte rien de nouveau.

Quels sont les motifs de cet échange épistolaire ? Tout au début, c'est Françoise qui sollicite la communication par lettres. Fille lucide, elle se projette dans l'avenir comme une Parisienne mariée et elle veut se préparer à cette épreuve du monde. Elle sait très bien que l'éducation moyenne de l'époque est absurdemment insuffisante : « [...] *je veux savoir un peu à l'avance ce qui m'attend hors de la pension. [...] Il me semble que je suis ridiculement ignorante* ». <sup>10</sup> C'est pourquoi, à l'occasion d'une rentrée, elle fait promettre à l'oncle de continuer par lettres les propos de leurs dîners de vacances. Françoise exige « *des lettres sur des choses* » qui lui enseigneraient ce que les pensions de demoiselles n'enseignent pas. Ainsi, les lettres de l'oncle sont destinées à compléter *ex partibus* l'éducation que distribue Mme Rochette, directrice du pensionnat et ses « *acolytes* ». Pareillement, c'est Françoise qui demande la reprise de la correspondance après chaque interruption. Elle crie au secours aux moments cruciaux de sa vie privée où elle faillit faire face toute seule à tel ou tel problème. Au début de la deuxième série de lettres, elle dit à son oncle (l'oncle cite les paroles de Françoise prononcées durant une visite) : « *Eh bien ! voyez-vous, mon oncle, quand je considère les quatre années écoulées depuis mon mariage, je les trouve assurément charmantes, tendres, tout ce que vous voudrez... Mais il me semble qu'elles sont dénuées de ce qui était le meilleur dans ma vie de jeune fille : le développement personnel. [...] Alors, le vide, le vide réel de ma vie m'irrite un peu. Il me semble bien que, jeune fille, j'étais quelque chose de plus actif, de plus énergique et, sinon de plus heureux, peut-être de plus allègre* ». <sup>11</sup> L'oncle soucieux l'envahit donc de recettes pratiques sous forme de lettre pour défendre et développer sa personnalité à l'intérieur du mariage. Nous revoyons Françoise cinq ans plus tard, étant sortie de cet état de régression. Cette fois-ci, elle encourage son oncle de lui fournir une sorte de manuel pédagogique pour élever ses petits. Dans le dernier recueil de lettres, Françoise se hâte de consulter son oncle au sujet de ses trois enfants adolescents. L'avis que l'oncle formule d'après ses observations (dont

<sup>10</sup> *Lettres à Françoise*, p. 7.

<sup>11</sup> *Lettres à Françoise mariée*, p. 9.

il fait des notes régulièrement) et à la suite des méditations, se communique abondamment à propos de la pudeur, de la lecture, de l'amour, du mariage, de l'argent, des sports et de la mode. Sans exception, ce sont des thèmes qu'il a déjà traités dans les recueils précédents, mais ce dernier volume se concentre sur les mutations après la Grande Guerre.

Les quatre volumes (quatre-vingt-dix-huit lettres au total dont deux ne sont pas numérotées) tracent donc la vie d'une jeune fille « moderne » depuis la dernière année du pensionnat jusqu'à ce qu'elle devienne mère de trois adolescents (1900–1924). Sa vie est l'exemple des jeunes filles et des jeunes femmes qui, sans devenir une Colette ou une Audoux, plantaient des poteaux directeurs sur le chemin de l'émancipation féminine au XX<sup>e</sup> siècle. Loin de nous livrer avec une agitation fébrile à tous les résultats acquis par le mouvement, il est indéniable que l'évolution de l'intellectualité féminine est considérable à cette époque-là. Pareillement, la libération des mœurs est incontestable — avec des préoccupations égalitaires et toutes leurs outrances. Mais avant de parler davantage du féminisme, prévoyons la polémique que le mot puisse provoquer et empruntons l'attitude sage de l'auteur qui évite ce terme autant que possible. Dans le Post Scriptum du premier recueil de lettres, il avoue que ce n'est ni par timidité ni par hostilité, mais parce qu'en somme il ne sait pas très bien ce que le mot signifie. « *Va pour 'féminisme', si cela veut dire le souci d'une condition féminine meilleure dans la vie sociale, dans la vie sentimentale, dans la vie intellectuelle.* »<sup>12</sup>

Sans vouloir exploiter la profondeur sociologique de la tétralogie, nous attribuons importance au fait que le destinataire, Françoise est un « type ». Elle représente toute une génération de jeunes filles, puis de jeunes femmes. Non seulement, son prénom « *si national* » évoque la France de l'époque, mais l'oncle rédige une dédicace imaginaire à toutes ses lectrices secondaires supposées et souhaitées : « *à toutes les autres jeunes filles d'un âge approchant du vôtre [celui de Françoise]* ».<sup>13</sup> Dans les lettres, il arrive très souvent que l'oncle emploie l'apostrophe « *Françoises !* » (volontairement au pluriel !). C'est-à-dire qu'il multiplie les destinataires et s'adresse à toutes les jeunes Françaises semblables à sa nièce. A ces instants, la « correspondance privée » perd de son intimité et devient une affaire publique.

Dans quel but « l'oncle prêcheur », « l'oncle conseil », « l'oncle consultant » ou « l'oncle pion »<sup>14</sup> exprime ses opinions pour la nouvelle génération ? Certainement, c'est pour les rendre plus conscientes des « choses » qui intéressent leur vie (éducation ; enseignements physique,

<sup>12</sup> *Lettres à Françoise*, p. 366.

<sup>13</sup> Lettre liminaire de *Lettres à Françoise*, p. V.

<sup>14</sup> C'est en ces termes que l'oncle Marcel se qualifie dans ses lettres.

intellectuel et moral ; toilettes ; bals ; sports ; danses ; amour ; mariage ; intérêts ; loisirs ; relations sociales ; tenue de la maison ; intellectualité ; l'art de vieillir et l'art de ne pas vieillir, etc.), pour leur offrir un modèle, pour leur signaler les dangers à éviter, mais surtout pour les aider à rester *femme* dans le tourbillon du début de siècle.

C'est un but noble, et l'auteur a trouvé une forme adéquate, la forme épistolaire, pour avoir des tête-à-tête avec ses lectrices. Il est pourtant contradictoire que Prévost se plaint de ce que la plupart des jeunes filles et femmes ne lisent plus du tout, ou si elles lisent, elles ne le font pas comme il faut ; il leur reproche, pas à toutes, une « fausse intellectualité », une intellectualité trop dispersée, trop superficielle et trop économe d'énergie pour lire des livres dits « sérieux » (histoire, philosophie, « bonne » littérature) : n'a-t-il pas alors risqué de manquer son public visé avec son « bréviaire » de 1200 pages ? Prévost n'est pas seulement prolix et répétitif, mais en plus, irréductiblement méthodique et didactique avec ses classements et sous-classements de « types », ses axiomes, ses résumés et ses conclusions. Tout cela peut être un mérite en fonction de son public contemporain, mais aussi la raison pour ne pas devenir le Jean-Jacques ou le Fénelon de son siècle.